

Lucy Diamond

RENDEZ-VOUS
AU CAFÉ DU
BONHEUR

ROMAN



SÉLECTION
PRIX
DES
LECTRICES


CHARLESTON


CHARLESTON
POCHE

LUCY DIAMOND

RENDEZ-VOUS AU CAFÉ DU BONHEUR

Evie Flynn a toujours été le mouton noir de sa famille si parfaite : une rêveuse, vagabonde dans l'âme, contrairement à ses sœurs aînées. Elle s'est d'abord imaginée actrice, puis photographe et chanteuse, mais sans grand succès.

Lassée de ces échecs, elle s'est construit une vie raisonnable : entre un travail qu'elle déteste et un fiancé très terre à terre (pour ne pas dire ennuyeux), elle regarde sa vie défiler sous ses yeux jusqu'au décès de sa tante préférée dans un accident de voiture. Jo lègue à sa nièce le petit café qu'elle tient sur le port de Carrawen Bay.

Déterminée à prendre son destin en main, Evie n'hésite pas longtemps avant de tout plaquer pour partir découvrir les Cornouailles et l'héritage qui lui est offert, sans se douter des rencontres qui vont bouleverser son destin...

**« Une lecture joyeuse qui donne vie à
des personnages crédibles et attachants. »**

Daily Mail

Après un début de carrière dans l'édition, **Lucy Diamond** a quitté Londres pour s'installer dans la ville de Bath avec son mari et ses trois enfants. Et c'est depuis cette jolie ville du sud de l'Angleterre, à jamais immortalisée par Jane Austen, qu'elle écrit ses romans à succès. Au cours des dernières années, elle a vendu plus de deux millions de livres et s'est imposée comme l'une des autrices préférées des Britanniques.

Traduit de l'anglais par Amélie de Maupeou

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-605-9



9 782368 126059

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Un roman *feel-good* que j'ai vraiment apprécié. Un personnage principal attachant et une galerie de personnages un peu écorchés autour d'elle. Un superbe moment de détente. Idéal avec le plaid et le thé ! »

Christelle, de @jadorelalecture

« C'est un roman qui est pétillant, frais et qui comporte des rebondissements, quelques secrets mais aussi des touches d'humour. *Rendez-vous au café du bonheur* est une jolie découverte, tous les ingrédients pour en faire un roman chaleureux sont réunis. Une lecture qui a tout pour plaire et qui vous fera passer un agréable moment en compagnie de personnages tous plus étonnants les uns que les autres. »

Jennyfer, de @books_owl

« Le personnage principal est attachant, sympathique, on s'y identifie aisément. *Rendez-vous au café du bonheur* est la promesse de passer un agréable moment au bord de la mer. »

Soraya, de @soraya_bouquine

« Attention : la lecture de ce roman vous donnera une folle envie de tout quitter pour ouvrir un café dans un petit village isolé en bord de mer... J'ai beaucoup aimé ce roman qui nous plonge dans une atmosphère *british* et dans une comédie romantique digne d'un bon téléfilm. »

Debora, de @debora.moloc

« Ce roman est un pur délice, un vrai petit bonbon acidulé. C'est un concentré de bonheur et de tendresse, plein de douceur et de bienveillance. »

Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

« Lucy Diamond a une plume pleine d'humour et de tendresse, un talent indéniable pour croquer les situations et créer de vrais moments de comédie. Une petite pépite qui fleure bon la douceur et la positivité, un roman aussi délicieux que les pâtisseries qui y sont mentionnées. »

Lise, de @douceur_de_lire

« Une lecture toute douce, qui donne envie de croire en soi et redonne foi en l'Homme. C'est plein d'amour et de bons sentiments... Une lecture *feel-good* qui met de bonne humeur. »

Marie-Anne, de @maddysbook

« Evie est une trentenaire attachante et affirmée qui ose prendre sa vie en main loin des dictats sociaux conventionnels. J'ai apprécié cette dimension de femme indépendante. »

Louise, de @livres.et.compagnie

« C'est une lecture qui fait du bien, légère et pleine de belles valeurs. Si vous voulez passer un moment en compagnie de personnages attachants, au milieu des effluves de *sponge cake* à l'orange et de scones, c'est idéal ! »

Amélie, de @le_nez_dans_les_bouquins

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

RENDEZ-VOUS
AU CAFÉ
DU BONHEUR

De la même autrice aux éditions Charleston :

Le Doux Parfum de la vérité, 2021

Titre original : *The Beach Café*

© Lucy Diamond, 2011

Traduit de l'anglais par Amélie de Maupeou

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-605-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@Lilly Charleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucy Diamond

RENDEZ-VOUS
AU CAFÉ
DU BONHEUR

Roman

*Traduit de l'anglais
par Amélie de Maupeou*


CHARLESTON
POCHE

*À Maman, Papa, Phil, Ellie et Fiona,
pour tous ces heureux souvenirs d'enfance
dans les Cornouailles.*

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Jenny Geras pour ses compétences éditoriales et au reste de l'extraordinaire équipe des éditions Pan – Thalia, Chloe, Ellen, Michelle et Jeremy.

Merci à Simon Trewin, chez United Agents, qui m'a aidée à développer l'idée originale de ce roman, et à Imogen Taylor qui a prononcé le « oui » décisif pour son existence.

Pour terminer et comme d'habitude, merci à Martin pour ses encouragements et son soutien, pour sa disponibilité à élaborer avec moi les personnages du roman comme s'il s'agissait de personnes réelles, et pour la manière admirable avec laquelle il a tenu la boutique pendant que j'arpentais les Cornouailles pour dénicher et décrire la plage idéale. T'ai-je déjà dit que je projetais de situer l'intrigue de mon prochain roman aux Seychelles ?

CHAPITRE I

Une légende familiale entoure ma naissance. Le jour où mes sœurs, Ruth et Louise, sont venues me voir pour la première fois, main dans la main et sur la pointe des pieds, ma mère leur a demandé :

— Voici votre petite sœur. Quel prénom vous aimeriez lui donner ?

Ruth, l'aînée des jumelles, a longuement réfléchi, du haut de ses trois ans.

— On devrait l'appeler... Petit Jésus, a-t-elle fini par zozoter.

Soit Ruth a endossé son rôle de sainte-nitouche à un âge très précoce, soit elle espérait ainsi obtenir davantage de cadeaux de Noël.

— Mmh, a répondu ma mère, probablement sur le même ton dont elle a usé toute mon enfance.

Celui qui semblait dire : « Je ne crois pas, *non*. » Comme la fois où j'ai affirmé avoir surpris la petite souris de mes propres yeux et celle où j'ai décrété

ignorer la raison de la disparition de la moitié des biscuits au chocolat.

— Et toi, Louise ? Qu'en penses-tu ?

Bien entendu, je n'ai rien retenu de cette scène touchante – je n'étais âgée que de quelques heures. Pourtant, j'aime à croire que Louise affichait le petit visage sérieux qu'elle arbore encore aujourd'hui, quand ses sourcils se rejoignent et que le haut de son nez se fronce. D'après Maman, elle a fini par annoncer, d'un ton extrêmement solennel :

— On devrait l'appeler... Petit Mouton Noir.

Qu'elle fasse référence à une comptine ou à ma chevelure d'un noir de jais et déjà exceptionnellement touffue, ma sœur avait été bien inspirée. Sa remarque étonnamment visionnaire avait de quoi forcer l'admiration. Car – qui l'aurait cru ? –, à l'âge avancé de trente-deux ans, c'est précisément ce que j'étais. Pas d'emprunt immobilier, pas d'emploi à plein temps, pas d'époux et encore moins de rejeton à mon actif – le mouton noir de la famille. Bien vu, Louise. Troublante prémonition. J'étais la tare, l'échec, celle qu'on évoque à mi-voix, d'un ton condescendant, en s'efforçant de ne pas énoncer mes défauts d'un ton trop jubilatoire. *Mon Dieu. Qu'est-ce qu'on va faire d'Evie ? Je m'inquiète pour elle, tu sais. Elle ne rajeunit pas, après tout.*

Leur avis me faisait une belle jambe. Après tout, mieux vaut avoir une personnalité, des rêves, et se démarquer des autres, plutôt que de suivre le schéma ordinaire... comme un *mouton*. Pas vrai ?

Bien entendu, il reste des photos de cette journée. Des clichés à gros grain, légèrement brunis et aux angles arrondis, comme le voulait la mode de

l'époque. Me voilà, lovée entre les bras de ma mère, vêtue d'une minuscule grenouillère rose. Affublées de salopettes identiques en velours côtelé bordeaux, (je vous parle des années 70, après tout), Ruth et Louise sont penchées sur moi dans ce que j'aime à identifier comme une posture d'émerveillement. (Je ne doute pas un instant, cependant, que Ruth fomentait déjà son racket d'argent de poche qui allait perdurer pendant de longues années.)

Je ne peux pas m'empêcher de voir dans cette image quelque chose de *La Belle au bois dormant*. Le moment où les fées viennent doter le marmot de présents plus merveilleux les uns que les autres, présageant déjà de son intelligence, de son talent et de sa beauté – jusqu'à ce que la méchante vieille sorcière vienne saccager l'œuvre de ses comparses en annonçant : « Elle se piquera le doigt à la pointe d'une quenouille et MOURRA ! »

Cette image me revient fréquemment devant le miroir, chez le coiffeur. J'ai même commencé à me demander si la remarque de Louise concernant le « petit mouton noir » n'était pas un mauvais sort, tout droit tiré d'une sorcellerie vaudou. Car tout au long de ma vie, j'ai été affublée d'une crinière de mouton, légèrement crépue et formant des ondulations indomptables et excentriques : l'image type du mouton noir, dont la fourrure serait imperméable aux effets miraculeux des après-shampoings et autres produits lissants.

C'est ainsi qu'un certain samedi matin du début du mois de mai, je me suis retrouvée enfoncée dans

le fauteuil légèrement spongieux d'un salon de coiffure de Cowley Road, l'odeur de laque et de lotion pour permanente me chatouillant les narines, à me demander si j'aurais le cran de tondre ma toison pour adopter un style radicalement nouveau.

— Si tu veux mon avis, ton visage irait parfaitement avec une coupe courte, s'enthousiasmait la coiffeuse. Tes pommettes te le permettent, un look d'elfe t'irait trop bien. Peut-être même qu'on pourrait l'associer avec une frange asymétrique – ouais, c'est ça. Ce serait canon.

— Tu ne crois pas que ça ferait un peu trop... garçon ?

J'ai contemplé mon reflet, incapable de sauter le pas. J'étais allée chez le coiffeur avec la courageuse intention de demander une coupe à la Mia Farrow que tout le monde m'envierait dans la rue, mais une fois au pied du mur, je me demandais si une telle coiffure ne me rapprocherait pas davantage de Pete Doherty. Pour la énième fois, j'ai repensé avec jalousie à la chevelure de Ruth et Louise – longue, fauve et mouvante, digne d'une pub pour Pantene. Par un curieux caprice de la nature, ce gène capillaire avait décidé de faire l'impasse sur moi, tout comme celui de la vie parfaite.

La coiffeuse – je crois que son nom était Angela – me souriait, encourageante :

— Tu sais bien ce qu'on dit : un changement de coupe, ça requinque autant que des vacances.

L'aspect permanenté et humide de sa propre chevelure aubergine aurait dû me mettre en garde.

— Je te prépare un café pendant que tu réfléchis, d'accord ?

Elle s'est éloignée dans un claquement de sabots, dandinant son derrière moulé dans une jupe en jean délavé. À la seconde où elle s'était détournée, le courage m'avait quittée et j'avais serré les lèvres. Elle me proposait probablement ce look d'elfe parce qu'elle en avait sa claque d'égaliser des pointes et de faire des mises en plis, et se fichait totalement de la tête que j'aurais en sortant d'ici. Quant à ses promesses de changement de tête qui équivaldrait à des vacances, j'étais plus que dubitative. L'année précédente, j'avais passé deux semaines à camper dans la région des lacs et franchement, ce n'était pas le genre d'expérience que j'avais envie de revivre à travers une coupe de cheveux.

Mon téléphone a sonné en plein milieu de mes réflexions. J'ai fouillé dans mon sac et j'ai vu « Maman » s'afficher sur l'écran. J'étais sur le point de la laisser s'exprimer sur mon répondeur quand un drôle de sentiment m'a soufflé que je ferais mieux de décrocher.

— Salut Maman, ça va ?

— Evie, assieds-toi, a-t-elle répondu d'une voix tremblante. J'ai une mauvaise nouvelle, ma chérie.

— Je suis assise, ai-je répondu en examinant mes pointes fourchues. Qu'est-ce qui se passe ?

Pour ma mère, le concept de mauvaise nouvelle s'étendait, par exemple, à l'éviction de son personnage préféré du feuilleton télévisé *The Archers* ou au fait qu'elle ait brisé ses lunettes de vue en s'asseyant dessus par mégarde. Depuis le temps, j'étais devenue imperméable à ses sinistres annonces.

— C'est Jo, a-t-elle commencé d'une voix entrecoupée de sanglots. Oh, Evie...

— Elle va bien ?

J'ai adressé un petit signe de remerciement à Angela qui venait de déposer un café devant moi.

Jo était la sœur cadette de ma mère et la tante la plus cool, la plus adorable, la plus drôle dont on puisse rêver. *Il faut que je l'appelle*, me suis-je dit, me promettant mentalement de le faire dès que possible. J'avais été assez nulle, dernièrement, pour entretenir le contact avec mon entourage.

— Non, a répondu Maman dans un affreux gémissement. Elle a eu un accident de voiture. Elle... Elle est morte, Evie. Jo est morte.

Sur le coup, je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire. Assise dans ce fauteuil du salon de coiffure, j'étais comme anesthésiée. Des souvenirs de Jo ont commencé à défiler dans mon cerveau. Tout en vivant dans des mondes radicalement différents, les deux sœurs avaient toujours été proches. Maman, l'aînée et la plus sérieuse, avait fréquenté les bancs de l'université avant d'embrasser une carrière de professeur et d'épouser mon père. Elle avait élevé trois filles et résidait depuis des années dans un beau quartier d'Oxford. Jo, plus frivole, plus libre d'esprit, avait quitté l'école à seize ans pour vivre toutes sortes d'aventures aux quatre coins du globe avant de s'installer à Carrawen Bay, un petit village de bord de mer au nord des Cornouailles, où elle tenait son propre café. Si ma mère avait été une couleur, cela aurait été un taupe élégant, tandis que Jo était un rose vif.

J'avais adoré les vacances de mon enfance à Carrawen. L'appartement de Jo se trouvait juste

au-dessus du café, un peu en retrait de la baie, un endroit merveilleux. Il y avait quelque chose d'extrêmement excitant à se réveiller avec ces levers de soleil frais et lumineux, avec, dans les oreilles, le bruissement de la mer et les cris des mouettes – je ne m'en étais jamais lassée. Avec mes sœurs, on passait nos journées à courir comme des sauvageonnes sur la plage, infatigables, tantôt sirènes, tantôt pirates, contrebandiers ou explorateurs ; à ramasser des coquillages, à se baigner dans les piscines qui se formaient entre les rochers et à construire d'énormes châteaux forts, dans l'espoir aussi stimulant qu'illusoire d'empêcher la marée de monter. Le soir, une fois récurées à grande eau dans la petite salle de bains de Jo, nos parents nous laissaient veiller, surexcitées, jusqu'à des heures tardives. Dans la lueur chancelante de lampes-tempête, le rugissement de la mer en bruit de fond, nous nous munissions de longues cuillers d'argent pour dévorer d'immenses coupes de glaces, spécialité de Jo, sur la terrasse du café.

À cette époque, Jo semblait à peine plus âgée que nous – avec ses cheveux blonds retenus en queue-de-cheval, ses taches de rousseur qui recouvraient son visage comme des grains de sable et ses tenues à la mode que je convoitais secrètement : jupes courtes, baskets rigolotes de couleurs vives, shorts coupés dans des jeans, et marinières épaisses quand le temps se faisait plus frais.

Devenue adulte, j'adorais tout autant passer du temps chez elle, quelle que soit la saison. Curieusement, la baie semblait encore plus extraordinaire en hiver, avec cette interminable plage vidée de tous

ses vacanciers. J'y avais notamment passé un Noël mémorable, où l'intégralité des habitants du village – des mamies appuyées sur leur canne jusqu'aux nourrissons collés contre la poitrine de leur mère – s'était réunie sur la plage, en milieu d'après-midi, pour entonner des chants de Noël. Jo avait apporté du vin chaud et des cakes aux fruits secs encore tièdes, et tout le monde s'était souhaité une bonne santé avant d'allumer un grand feu de bois. Les enfants avaient fait la ronde tout autour de ce dernier, des reflets roux et dorés dansant dans leurs cheveux. J'avais eu l'impression de faire partie de la plus formidable communauté secrète du monde, à mille lieues des foules frénétiques et ambitieuses de High Street, à Oxford, et de ses consommateurs stressés se disputant des cadeaux de dernière minute.

Et voilà que Jo n'était plus. Effacée en un clin d'œil, fauchée par un camion roulant trop vite sur la ruelle sinueuse qui débouchait sur la baie. Jamais plus je ne me laisserais tenter par ses cafés au lait et ses *shortbread*s parsemés de sucre, au comptoir de son café ; jamais plus nous ne papoterions sans fin, tandis que le soleil parcourait lentement la voûte céleste des Cornouailles ; jamais plus elle ne me traînerait de bon matin jusque dans la mer vivifiante, pour hurler à qui mieux mieux en s'éclaboussant d'eau glaciale...

Non. Il devait y avoir une erreur. C'était impossible. Maman avait dû mal comprendre, ou alors c'est mon imagination qui me jouait des tours. Elle ne pouvait pas mourir comme ça, sans prévenir. Pas Jo.

— Alors, tu t'es décidée ? Armée de sa paire de ciseaux et d'un peigne, Angela l'Aubergine guettait dans mon dos.

J'ai cligné des yeux. Je m'étais si profondément immergée dans mes souvenirs que cela m'a fait un choc de me retrouver dans ce salon de coiffure, avec la voix de Leona Lewis qui modulait dans les haut-parleurs, au-dessus de ma tête, et le doux cliquetis des ciseaux qui s'agitaient autour de moi.

— Euh... Je te fais confiance, ai-je fini par dire, faute d'idée. Tu n'as qu'à faire... comme tu veux.

Tout d'un coup, cette question de cheveux me semblait complètement triviale. Sans importance.

Matthew m'a déposée chez ma mère un peu plus tard, dans la journée, car j'étais trop secouée par la mort de Jo pour prendre le volant.

— Je n'entre pas, m'a-t-il annoncé en déposant un baiser sur ma joue. Je ne sais jamais comment me comporter devant une femme qui pleure.

— Ah ? Mais... ai-je répondu, prise de court, même pas un instant ?

Il a secoué la tête.

— Je ne préfère pas. Tu sais bien que je dois aller chercher Saul, tout à l'heure.

Le fils de Matthew passait généralement le week-end avec nous. C'était un garçonnet de sept ans, adorable, mais en cet instant, je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à ma déception. J'avais compté sur la présence de Matthew à mes côtés. Si j'avais réussi à garder une certaine contenance chez le coiffeur – toujours en état de choc total et de déni, je crois – j'avais littéralement éclaté en sanglots dès mon retour à la maison.

— Ouh là ! avait lâché Matthew, les yeux exorbités, en me voyant hoqueter dans l'entrée de l'appartement.

Puis il s'était mis à argumenter sans conviction :

— Pas de panique, ça va repousser. Et puis, ce n'est pas si terrible que ça.

— Je ne pleure pas à cause de mes cheveux, avais-je gémi. Jo est morte. Matthew, Jo est *morte* !

Après cinq ans à fréquenter Matthew, je le connaissais suffisamment pour savoir qu'il trouvait toute manifestation d'émotion gênante et désagréable. Cette fois, cependant, il s'était montré adorable. Il m'avait serrée dans ses bras et m'avait laissée pleurer tout mon saoul sur sa chemise avant de me préparer une tasse de thé avec deux sucres. Voyant que je n'arrêtais pas de renifler, il avait même fini par me servir un grand verre de brandy. Malgré tout, j'avais l'impression que quelque chose en moi était mort avec Jo, comme si une part immense et très importante de ma vie avait été éteinte comme la flamme d'une bougie.

La culpabilité n'a pas tardé à me tarauder – ça a d'abord été un léger tiraillement, qui s'est rapidement transformé en véritable déluge autoflagellaire. Cela faisait des siècles que je n'avais pas rendu visite à Jo, et je ne me rappelais plus la dernière fois que j'avais pris peine de lui passer un coup de fil. Pourquoi avais-je laissé passer toutes ces semaines ? Pourquoi n'avais-je pas trouvé le temps de prendre des nouvelles ? J'étais une égoïste, une mauvaise nièce. Je n'avais aucun souvenir de notre dernière conversation, sans même parler des derniers mots que nous ayons échangés. Pourquoi n'avais-je pas

été plus attentive ? Pourquoi avais-je laissé l'éloignement s'installer ? Maintenant, elle était partie pour toujours, il était trop tard pour lui parler. Tout cela avait quelque chose d'horriblement définitif.

Une fois que le brandy s'était frayé un chemin dans mes veines, j'avais ressenti le besoin impérieux de voir ma mère. Matthew avait insisté pour me conduire chez mes parents, une situation totalement inédite, vu que leur maison se trouve à deux kilomètres de chez nous. Un jour normal, si j'avais eu le culot de saisir les clés de la voiture plutôt que mon casque de vélo, il se serait lancé dans une énième leçon sur les multiples méfaits occasionnés par des conducteurs paresseux et négligents sur des trajets courts.

Cette fois, pourtant, je suis restée plantée sur le trottoir à le regarder s'éloigner prudemment, le regard rivé sur la route, les mains calées à dix heures dix sur le volant, exactement comme son instructeur le lui avait enseigné quelques années plus tôt. J'aurais préféré qu'il ne parte pas. J'ai attendu un moment dans l'espoir idiot qu'il ferait demi-tour pour me retrouver – « Où avais-je la tête ! Je ne peux tout de même pas te laisser seule un jour comme celui-ci ! » –, mais le vrombissement de son moteur s'est fait de plus en plus faible avant de s'éteindre complètement. J'ai frotté mes yeux gonflés et j'ai remonté l'allée jusqu'à la maison.

Ma mère a ouvert la porte. D'habitude, elle correspond à l'image qu'on se fait d'une femme « soignée » : elle porte des souliers élégants, assortis à son sac à main. Sa garde-robe regorge de vêtements de bon goût déclinant toutes les nuances d'écru, de

crème et de café, ainsi qu'un trésor d'accessoires divers. Elle sait comment se draper d'un châle et faire bouffer ses cheveux. L'odeur de son parfum est onéreuse, sophistiquée. Elle se maquille même pour faire du jardinage.

Ce n'était pas le cas aujourd'hui. À vrai dire, je ne l'avais encore jamais vue dans cet état. Son visage était gonflé d'avoir pleuré et ses yeux, cernés de rouge et soulignés par une coulée de mascara, semblaient douloureux. Quant à ses cheveux, mille fois ébouriffés par des doigts nerveux, ils lui donnaient des airs de folle. Elle a ouvert ses bras comme pour m'enlacer, puis elle s'est immobilisée et a lâché un cri d'horreur :

— Tes cheveux ! Qu'est-ce que tu as fait ?

— Ah, oui, c'est vrai, ai-je répondu en portant ma main à ma tête, soudain embarrassée. Quand tu as appelé, j'étais chez le coiffeur et après, je lui ai dit...

Ma voix s'est étouffée. Malgré la terrible nouvelle que nous venions d'avoir, je me sentais idiote. Qui d'autre, dans la famille, serait suffisamment débile pour dire « Tu n'as qu'à faire comme tu veux » à une coiffeuse hyper-zélée ? Hormis une longue frange asymétrique, Angela n'avait laissé que trois centimètres de cheveux sur l'ensemble de mon crâne, et... si, je ressemblais vraiment à un garçon. Un crétin pleurnichard et émotif.

— Ma pauvre, a dit ma mère. Quelle journée. Jo meurt, et voilà que tu ressembles à oursin de mer...

— Arrête, Maman ! l'ai-je interrompue sèchement.

L'idée qu'elle puisse traiter ces deux événements de manière égale me faisait grincer des dents. En

quoi ma chevelure la regardait-elle, d'ailleurs ? C'était sur ma tête qu'elle poussait, pas la sienne ! Et puis, sa sœur adorée venait de perdre la vie dans un accident tragique. N'était-ce pas légèrement plus important ?

Papa, qui se tenait derrière elle, m'a gratifiée d'un regard de mise en garde doublé d'une grimace et j'ai ravalé le coup de gueule qui menaçait d'éclater.

— Bonjour, chérie, a-t-il dit en me serrant contre lui.

Ensuite, il s'est écarté de moi pour contempler ma nouvelle coupe.

— Seigneur, a-t-il commenté, l'air troublé, avant de se reprendre : Ruth et Louise sont déjà là. Viens donc prendre une tasse de thé.

Je l'ai suivi dans la cuisine et mes sœurs m'ont dévisagée, bouche bée.

— Bordel de merde ! s'est exclamée Louise en se levant précipitamment, une main devant la bouche.

— Surveille ton langage, a sifflé Ruth en recouvrant immédiatement les oreilles de sa fille Thea.

En tant que professeur de langues modernes dans l'une des écoles secondaires huppées de la ville, Ruth ne jurait jamais qu'en langue étrangère devant ses enfants. La petite Thea, deux ans et tête bouclée, était la cadette des trois enfants de Ruth et montrait déjà des signes de précocité.

— *Del-mer*, a-t-elle d'ailleurs répété, espiègle, en surveillant la réaction de sa mère du coin de l'œil.

— Merci, Lou, a lâché Ruth avant de me jeter un regard noir, comme si tout était ma faute.

À ses yeux, évidemment, c'était le cas, puisque j'osais me présenter chez les Flynn avec une coupe

de cheveux aussi grotesque. Qu'est-ce que j'espérais d'autre ?

Ruth et Louise n'étaient pas identiques, mais leurs visages se ressemblaient avec des pommettes hautes et des grands yeux noisette, un long nez droit et une peau de porcelaine. Mais on les distinguait facilement l'une de l'autre. Ruth semblait tout droit sortie d'un catalogue – ses cheveux brillants étaient parfaitement coiffés, ses vêtements étaient d'un classique ennuyeux, toujours impeccables. Aujourd'hui, par exemple, elle portait un pantalon beige infroissable, une marinière, un foulard de soie bleu marine autour du cou et des mocassins Tod's marron.

Louise, quant à elle, coiffait ses cheveux en une queue-de-cheval qu'elle ne semblait jamais serrer suffisamment car des mèches s'en libéraient toujours pour retomber, filandreuses, autour de son visage et de son cou. Contrairement à Ruth, qu'on ne voyait jamais sans une couche intégrale de peinture hors de prix, Louise se maquillait rarement et affichait un air perpétuellement confus et débraillé. Ses vêtements semblaient avoir été choisis au hasard – elle était capable, par exemple, d'associer une jupe crayon Chanel avec un polo marron de chez Primark. Étant le génie de la famille, cela dit, elle s'en tirait toujours bien. Trop intello pour penser à son style, voilà comment était Louise.

— Bonsoir, ai-je articulé en insistant sur chaque syllabe puisque ni l'une ni l'autre n'avait pris la peine de m'accueillir en bonne et due forme.

Louise s'est ressaisie et est venue déposer un baiser sur ma joue.

— Sacrée allure, a-t-elle commenté avec un sourire grimaçant. À quoi doit-on ce changement ? La crise de la quarantaine ? Un hommage à Samson ?

J'ai lâché un soupir. Je me sentais irritable, à fleur de peau.

— C'est vraiment tout ce qui vous intéresse, mes cheveux ? C'est quoi votre problème ?

Un silence s'est installé. Maman, Ruth et Louise ont échangé des regards et j'ai croisé mes bras sur ma poitrine.

— Je vais faire bouillir de l'eau, a suggéré mon père, toujours diplomate, pendant que Ruth me fusillait du regard par-dessus les boucles blondes de sa fille.

Nous avons bu notre thé en parlant de Jo et Maman nous a distribué des parts de cake aux fruits.

— Oh, je ne devrais pas, a soupiré Louise.

Ce qui ne l'a pas empêchée d'en engloutir deux parts énormes.

Un peu plus tard, Papa a sorti une bouteille de merlot à laquelle nous avons fait un sort tandis que les souvenirs de Jo ne cessaient de remonter. À un moment – quelque part dans la soirée, après la seconde bouteille de vin – le mari de Ruth, Tim, est passé avec leurs deux autres enfants (Isabelle la parfaite et Hugo l'angélique) pour récupérer Thea et nous laisser entre nous, tous les cinq autour de la table, comme dans une bulle.

— Vous vous souvenez ce Noël chez Jo, et des empreintes de renne sur la plage, le matin du réveil-
lon ? a lancé Louise, l'air rêveur et les joues rougies par le vin. Et aussi des marques qu'elle faisait passer pour les patins du traîneau ?